

Le coup de bill'art du Soir

Remake de *Frankenstein*, le *Prométhée moderne*

Par Kader Bakou

La directrice générale de l'Unesco a lancé un appel «à l'arrêt immédiat des destructions des sites soufis en Libye». Mme Irina Bokova a «exprimé sa vive préoccupation face à la destruction et à la profanation de sanctuaires soufis et de bibliothèques à Zliten, Misrata et Tripoli en Libye», a expliqué l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) dans un communiqué. La directrice générale «a appelé les auteurs à cesser immédiatement la destruction» de ces sites, tout en indiquant que l'Unesco était prête à fournir son assistance pour leur protection et leur réhabilitation. «La destruction de lieux d'importance religieuse et culturelle ne peut être tolérée», a souligné Mme Bokova, exhortant les autorités libyennes et la société civile «à prendre leurs responsabilités pour la protection du patrimoine culturel et des sites d'importance religieuse, dans l'intérêt des générations futures».

La réponse des autorités libyennes est venue par la voix du ministre de l'Intérieur. M. Fawzi Abdelali, qui a mis en garde mardi contre la «force nombreuse» et «bien armée» des islamistes radicaux, pour expliquer son refus d'«entrer en confrontation» avec eux après la destruction de mausolées musulmans.

Le ministre a déclaré ne pas vouloir «entrer en confrontation» avec les intégristes qui «représentent une importante force en terme de nombre et d'équipements (...) Ils possèdent des armes».

«La quantité d'armes en Libye dépasse toutes les estimations. Quand on aura une vraie armée qui saura traiter avec des groupes en possession d'armes lourdes, à ce moment-là le ministère de l'Intérieur pourra accomplir sa mission», a-t-il assuré en soulignant que ses forces manquaient de matériel.

«Je ne m'engage pas dans une bataille perdue et je ne tue pas les gens à cause d'une tombe», a-t-il déclaré en disant privilégier la mise en place d'un dialogue religieux et culturel dans cette affaire «très compliquée».

Pour rappel, des islamistes radicaux avaient démolé samedi, à coups de pelleuse, le mausolée d'Al-Chaab al-Dahmani à Tripoli et profané son tombeau, lieu de pèlerinage pour certains musulmans. Des intégristes ont également détruit des mausolées à Zliten et à Misrata dans l'ouest du pays, provoquant l'indignation de la société civile mais aussi de responsables libyens.

Par ailleurs et face à une hausse de la criminalité et des violences, le département d'Etat américain a déconseillé à ses ressortissants de se rendre en Libye où les fauteurs de trouble «ne sont ni sanctionnés ni contrôlés par le gouvernement libyen», selon un communiqué publié sur son site internet.

L'Unesco dépend de l'Organisation des Nations unies (ONU). Les nouvelles autorités libyennes sont issues indirectement de l'intervention militaire de l'Otan, après une résolution du Conseil de sécurité de cette même ONU, venant après un «feu vert» de la Ligue arabe.

L'Otan n'est pas intervenue au sol, laissant le soin aux «thuwars» de le faire. Les «révolutionnaires» sont ceux que leurs anciens alliés appellent aujourd'hui les fauteurs de troubles lourdement armés. Ça ressemble à un mauvais film avec un mauvais scénario.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

En librairie

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LES GRIFFES DE LA VILLE, DE MAÂMAR LARIANE

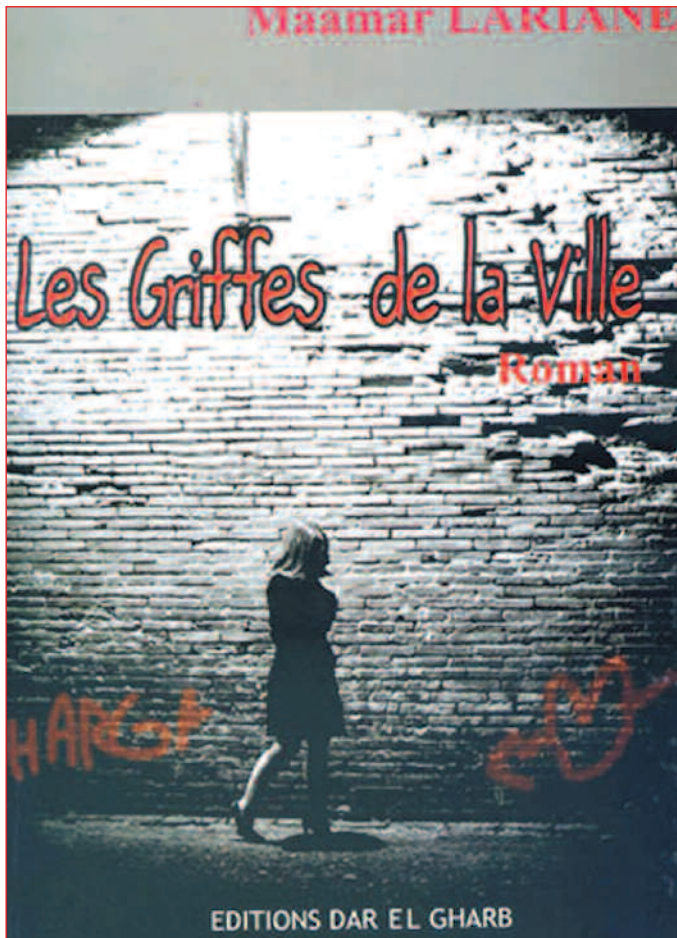
Dans la jungle urbaine

L'œuvre présentée ces derniers jours au café littéraire de la bibliothèque de wilaya de Chlef aborde les fléaux sociaux qui gangrènent les grandes villes de notre pays.

L'auteur commence par citer les ingrédients qui ont contribué à la déliquescence du milieu social qui caractérise ces grandes concentrations humaines. Il prend comme prototype Oran, qu'il a l'air de mieux connaître, mais le phénomène est national. Il est lié à une mauvaise approche d'une gestion rigoureuse et rationnelle du milieu urbain. En parcourant *Les griffes de la ville*, on découvre une allusion à la mauvaise exploitation du foncier avec comme corollaire une crise aiguë du logement.

Des familles entières s'entassent dans des caves. Elles payent le prix fort et s'en accommodent. L'exode rural a participé à ce surpeuplement des villes, surtout coloniales, conçues pour un nombre d'habitants moins bien important. L'absence de décentralisation a accentué cet état de fait.

Des villes de taille moyenne qui auraient pu être un remède font défaut. Ce problème majeur va donner naissance à d'autres fléaux. L'auteur parle



d'enfants en très bas âge livrés à la mendicité. Il pose dès lors le problème de la prise en charge de cette frange juvénile. Il interpelle les pouvoirs publics et la société civile.

Dans une ambiance délétère, facilitée par le cosmopolitisme et l'étendue de cette grande capitale de l'Ouest, rien d'étonnant à voir se développer une grande délinquance. Au-delà

de l'éclair d'une balle d'une arme à feu ou la lumière du reflet d'un couteau dans une ruelle sombre, la nuit, l'auteur nous emmène dans l'intimité de ses personnages et les drames de destins brisés.

Il y a par exemple Houari, un habile mécanicien qui a décroché son diplôme avec «mention». Il commence une carrière professionnelle promet-

teuse, mais est contaminé par le «milieu» caractérisé par le gain facile et rapide. Il s'adonne alors à un commerce juteux de contrebande, drogue, chantage. Arrive le jour d'une altercation avec sa sœur cadette pendant laquelle il bouscule mortellement un voisin venu s'interposer. Il finit derrière les barreaux d'une prison. Il y a aussi Driss, ce policier venu à Oran avec une vague de sinistres après le séisme de Chlef de 1980, qui s'occupe de la brigade des mœurs et qui tue un homme lors d'une altercation. Ilham, venue à la ville pour évoluer, est prise au piège de l'argent prêté et ne peut sortir de l'engrenage. Elle se retrouve dans le milieu des mauvaises mœurs. Elle a failli même être envoyée au Sud, regrettant d'être sortie de chez elle.

Ce roman est venu à point nommé, à un moment où nos grandes villes connaissent des actes d'incivisme très graves et inacceptables.

L'œuvre de Maamar Lariane tire la sonnette d'alarme et interpelle nos décideurs pour repenser la ville d'une manière rationnelle, compatible avec nos valeurs et nos traditions, sans occulter l'aspiration de notre jeunesse à la modernité. Le livre paru à Dar El-Gharb est rédigé dans un style simple.

Le talent de narrateur de l'auteur et sa connaissance parfaite des subtilités de la langue française font que cet ouvrage peut être lu d'un trait.

Medjdoub Ali

FESTIVAL DOHA-TRIBECA

Hommage au cinéma algérien

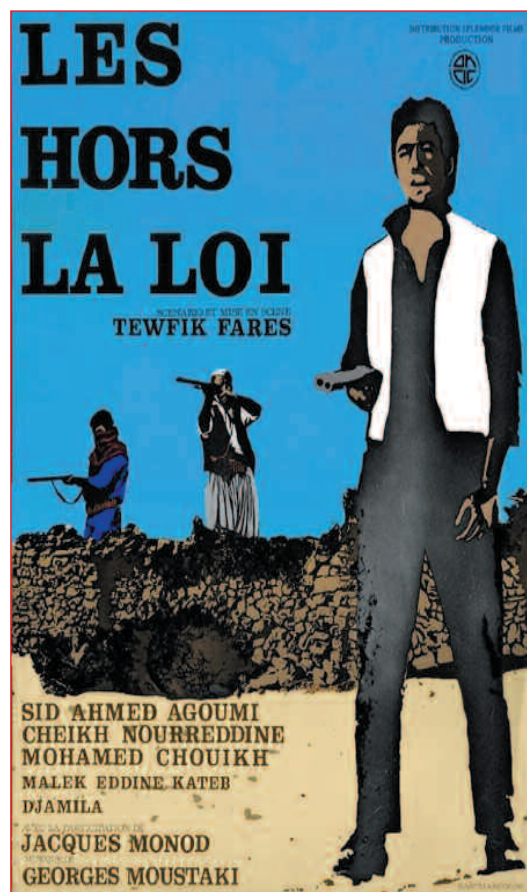
L'histoire du 7^e art algérien sera à l'honneur du 4^e festival Doha-Tribeca, prévu du 17 au 24 novembre prochain dans la capitale qatarie dans le cadre de la célébration par l'Algérie du cinquantenaire de son indépendance, indique jeudi le site électronique de la fondation Doha Films. A cette occasion, plusieurs films algériens seront projetés «en guise de reconnaissance au cinéma algérien et son rôle dans le développement du 7^e art au Moyen-Orient et en Afrique du Nord», indiquent les organisateurs sans révéler le nombre de films.

Une cinquantaine de films des quatre coins du monde prendront part à la 4^e édition de ce festival qui consacre plusieurs prix dont celui du meilleur film arabe, du meilleur réalisateur, du public, du meilleur romancier, du meilleur film documentaire et du meilleur court-métrage. Le coup d'envoi

de la 4^e édition du festival Doha-Tribeca sera donné par le film *The reluctant fundamentalist* de l'Indienne Mira Nair, en sa première sortie au Proche-Orient et en Afrique du Nord après sa sortie mondiale à la 69^e Mostra de Venise (Italie) qui s'est ouverte officiellement mercredi.

Le festival de Doha-Tribeca a été fondé en 2009 dans le cadre d'un partenariat entre Doha Films et le Festival international Tribeca New York, fondé en 2002 après les événements du 11 septembre par des acteurs d'Hollywood, dont Robert De Niro, pour revitaliser la vie culturelle à Manhattan.

Le film *Normal* du réalisateur algérien Merzak Allouache avait remporté le prix du meilleur film arabe à la 3^e édition de ce festival à laquelle l'Algérie avait participé également avec *Kedache thab'ni* (Combien tu m'aimes) de Fatma Zohra Zaâmour.



Actucult

SALLE EL MOUGGAR (ALGER- CENTRE)

Jusqu'au 7 septembre : Film *Machaho* de Belkacem Hadjadj, à raison de 4 séances/jour : 14h, 16h, 18h et 20h, sauf le 7 septembre où il y aura 1 seule projection à 14h.

VENDREDI 7 SEPTEMBRE À 18h00 : Avant-première du film *Ce que le jour doit à la nuit* d'Alexandre Arcady, d'après le roman de Yasmina Khadra.

COMPLEXE CULTUREL LAADI-FLICI (B° FRANTZ-FANON, ALGER)

Mardi 4 septembre à 21h : Soirée andalouse, animée par Imen Sahir et l'association Mezghana.

Judi 6 septembre à 21h : Concerts de rock avec le groupe Atakor, et flamenco avec le groupe Triana d'Alger.

Vendredi 7 septembre à 21h : Soirée de variétés animée par l'artiste Naïma Dziria.

Samedi 8 septembre à 20h : Soirée spéciale chaâbi,

animée par Tahar Zehani, Mehdi Tamache, Djamel Menouar, Badji El Bahri et Noureddine Alane.

MUSÉE NATIONAL D'ARTS MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

Jusqu'au 30 septembre : Exposition de l'artiste Mahjoub Ben Bella (dans le cadre du cinquantenaire de l'Indépendance).